

POUR UNE AUTRE SENSIBILITÉ CLINIQUE PARLE AVEC ELLE, DOCTEUR !

Daniel Kupermann

RÉSUMÉ :

En s'inspirant de la vocation originaire de l'expérience psychanalytique, on cherche, dans cet essai, à démontrer qu'il est nécessaire de développer une autre sensibilité, de façon à répondre aux demandes imposées à la clinique par la contemporanéité, marquée par le signe de l'abandon et de la désensibilisation.

(...) Lorsque deux personnes parlent, il s'agit effectivement d'un dialogue non seulement du conscient, mais également des deux inconscients.

Sándor Ferenczi, *Journal clinique*, 1932/1990

La légèreté et la liberté d'esprit évoqué tout au long de la séquence des scènes de "Parle avec elle" justifie l'assomption que Pedro Almodóvar, dans ce film, nous témoigne une sensibilité inattendue devant la vie et la mort. Entre des sourires humides à demi contenus, nous sommes transportés dans un univers où le mot rencontre sa vocation originelle : c'est effectivement un acte d'amour. C'est par sa dimension d'acte érotique que - de même qu'au moment de la naissance de la psychanalyse - la *habla* des personnages de "Parle avec elle" garde un pouvoir transformateur de vie et régénérateur des états mortifiés.

En quittant la salle, je n'ai pas pu m'empêcher d'associer la tendre expérience de langage proposée par Almodóvar à certains passages de l'œuvre de Sándor Ferenczi - le psychanalyste qui conversait avec les analysants même en état de transe profond, presque comateux - mais particulièrement avec ceux qui sont rapportés dans le *Journal clinique* (1932/1990). Ferenczi, comme une espèce de Benigno, dans son effort pour suivre les états régressifs de ceux qu'il traitait, en cherchant pour cela à dépasser l'abîme - imposé par la vision positiviste du monde - entre le sujet et

l'objet de la connaissance, entre le médecin et le patient. Benigno, comme une espèce de psychanalyste, contrepartie du savoir médical ; tandis que la médecine parlait "d'elle", Benigno parlait "avec elle" au risque de s'éprendre et de devenir fou.

A partir de ces associations initiales et de la suggestion que "Parle avec elle" exprime la demande contemporaine d'une plus grande sensibilisation dans les relations avec l'autre, je propose un bref parcours à travers l'histoire de la constitution de l'expérience psychanalytique pour élucider l'hypothèse qu'il est effectivement nécessaire d'affiner la sensibilité de façon à l'adapter aux modalités - de plus en plus délicates - exigées actuellement pour l'expérience d'affectation mutuelle proposée par la clinique. On peut, dans ce parcours, discerner trois moments, chacun d'eux caractérisés par une expérience de langage, illustrée selon un mot d'ordre spécifique dirigée à l'analyste. Ces mots d'ordre sont : "ne dis rien", "parle d'elle" et "parle avec elle".

I. "Ne dis rien"!

Le mouvement décisif pour la naissance de la méthode psychanalytique a été le transfert du privilège auparavant concédé à la parole du médecin, à celle de la patiente. Ce mouvement a été, dans plusieurs moments des écrits freudiens, attribué à Breuer, par son traitement inaugural de Anna O. En fait, la sensibilité clinique de Breuer a permis que, devant les charmes de la jeune hystérique, il abandonne la simple suggestion hypnotique, pratique à l'aide de laquelle les ordres du thérapeute recherchaient l'annulation des symptômes du malade, et se consacre à "l'écoute" des souffrances d'Anna O., ce qui a donné naissance, selon les propres termes d'Anna, à la *talking cure* (Breuer & Freud, 1893-1895/1980).

Anna O. sous "hypnose" auto ou hétéro-induite, rapportait minutieusement l'origine de chacun de ses symptômes et pendant ce récit, elle en ressentait les affects traumatisants avec une intensité qui n'avait pas pu être sentie à l'occasion du propre surgissement même de l'événement pénible responsable de sa symptomatologie. La rencontre thérapeutique établie entre Breuer et Anna O. permettait, de cette sorte, une catharsis dans laquelle la parole comparaisait avec toute la charge agressive appropriée à

l'expression désirante, ce qui implique aussi bien l'expérience de la douleur, comme celle de la joie intense. Cette modalité discursive a permis, effectivement, l'approche de la rencontre thérapeutique avec la mise en scène théâtrale, où la parole énoncée par l'acteur, à l'aide de sa voix et de son expression corporelle, détient le pouvoir d'affectation du spectateur.

La méthode cathartique ainsi créée se différencie donc de la méthode de suggestion hypnotique par le fait que c'était la parole du patient qui, ayant le thérapeute comme destinataire et témoin, permettait la production de sens pour sa souffrance. En outre, parce qu'elle faisait coïncider l'investigation avec la thérapeutique, c'est à dire, au lieu de s'identifier la cure à la cessation immédiate des symptômes, celle-ci serait maintenant obtenue au moyen du tracé de la généalogie de la blessure qui les avait produits. Dans ce sens, le "Oh, ne dis rien!" répété par *Frau* Emmy von N. pendant que Freud la traitait est emblématique (idem). La leçon extraite par Freud est que, beaucoup plus que de poser des questions, proposer des associations d'idées ou même de suggérer des conduites et des assentiments, à l'analyste incombe l'art subtil de l'écoute.

Cependant, une condition *sine qua non* devait être créée pour que la rencontre thérapeutique puisse se produire, ce qui est explicité dans la demande d'Emmy : l'offre, de la part de l'analyste, d'une écoute de la façon par laquelle les intensités de l'existence affectent celui qui lui parle, ce qui présuppose que celui-ci - l'analysant - perçoit un accueil sensible de la part du psychanalyste ¹. Mais si la parole, comme cela a été indiqué, est un acte d'amour, la rencontre thérapeutique sera marquée, par définition, par une circulation érotique qui n'est pas sans imposer ses risques. Si *hablar* est aimer ², et que la condition pour la parole en psychanalyse est l'établissement du transfert, que se passe-t-il chez celui qui se propose d'écouter ? Le dénouement de l'affaire Breuer/Anna O. est bien connu et assez commenté, teinté d'une ironie malicieuse : Anna O. "engrosse" de l'amour créé par le dispositif cathartique, et Breuer, estimant que les choses sont allées trop loin, s'enfuit de la "paternité" (cf. Gay, 1989, p.77). Mais Freud, lui, de quoi va-t-il fuir ?

La version freudienne de l'abandon de la méthode cathartique se fonde surtout sur l'argument qu'en dépit de tous les efforts d'investigation, il

s'agissait, en dernière instance, de l'élimination des symptômes érigés par des "facteurs accidentels" (traumas), et non pas par les "causes internes" de l'hystérie (en plus de la difficulté avouée à hypnotiser le patients). C'est à dire que l'effet thérapeutique de la catharsis n'était pas durable. Finalement, avec l'adoption de l'association libre, une intense circulation affective qui caractérise le théâtre psychanalytique procure de l'espace à un travail d'investigation dans lequel, le psychanalyste sera de plus en plus détaché de la mise en scène érotique.

En discutant, dans le *Journal clinique*, le rôle de la catharsis - entendue comme une "répétition" de l'expérience traumatique - dans le processus analytique, Ferenczi suggère que l'expression cathartique ne pourra produire la "conviction" nécessaire au mouvement psychique de l'analysant, que si "quelque chose" lui est ajouté, ce quelque chose étant justement la sensibilité du psychanalyste (Ferenczi, 1932/1990, p.57). Dans ce sens, si la catharsis apporte l'immobilité - c'est à dire, si elle ne produit pas de nouveaux modes d'existence- ce n'est pas en raison d'une superficialité inhérente à son expérience, mais plutôt par le fait que l'expression affective qui a là sa place, n'a pas trouvé un témoignage à la hauteur et donc, sans obtenir de résonance affective de la part du psychanalyste, l'analysant est de nouveau renvoyé à "l'abandon" traumatique.

Alors, le choix fait par Freud d'une méthode plus "froide" se devait-il seulement à l'insuffisance du phénomène cathartique, ou bien ce choix était-il une tentative de protéger le psychanalystes des pouvoirs séducteurs de la parole libérée par le propre avènement du dispositif analytique ?

II "Parle delle"

Le même mouvement qui a fait que la méthode cathartique cède sa place à l'association libre, a également fait que la conception de cure dans la psychanalyse privilégie, principalement, l'efficacité interprétative du psychanalyste. Si, à l'origine, le dispositif de la *talking cure* visait faciliter l'expression affective du patient en accueillant les exagérations dramatiques mises en scène par les victimes hystériques de la souffrance excessive, et les régressions découlant de cette même souffrance, l'avènement de la méthode psychanalytique proprement dite, allait rendre nécessaire la modération des

mouvements régressifs au nom de l'intelligibilité de la parole énoncée par le psychanalyste.

En insistant sur le recours aux métaphores (et en pêchant aussi assurément par excès), la rencontre psychanalytique allait ainsi s'éloigner de la mise en scène théâtrale, pour s'approcher d'une minutieuse investigation à la recherche du sens caché de la souffrance névrotique. De spectateur, coadjuteur ou même metteur en scène, le psychanalyste devient un détective qui tient en suspicion chaque mot énoncé par l'analysant jusqu'à plus ample informé ³, ou mieux, jusqu'à ce que la logique des signifiants révèle l'ordonnement qui va lui donner du sens. Ainsi, plus qu'un acte d'amour, la parole va maintenant être conçue comme "un acte de vérité", l'art de l'écoute se transforme en une science de l'interprétation, et, ce qui est curieux, l'effet immédiat produit par ce passage, a été une intensification, de plus en plus importante, du silence du psychanalyste.

Il ne nous est pas possible d'approfondir dans le contexte de cet essai, la discussion par rapport à la conception de l'interprétation de la psychanalyse (cf. Birman, 1991). Ce que nous désirons souligner est que c'est justement dans ce scénario que la question de la technique psychanalytique gagnera du relief, en configurant, dans le champ psychanalytique, un nouvel imaginaire pour l'action de psychanalyser, dans lequel les figures privilégiées seraient celles du silence et de l'incognito du psychanalyste, et, parallèlement, celles de la sobriété et de l'asepsie excessive des sessions d'analyse.

Déjà, pendant les années 20, Ferenczi avait dénoncé la rigidité adoptée par la technique psychanalytique standard, basée surtout sur le principe d'abstinence, selon lequel le cours d'une analyse doit être conduit en situation de tension. En contrepartie, et quoique ne négligeant pas l'importance de l'abstinence, Ferenczi proposait une élasticité de la technique, inspirée, à son tour, sur le principe de la "relaxation" ou du "laissez-faire" insérés dans l'idée même de la libre association. Il est sous-entendu de cette façon que depuis très tôt la méthode psychanalytique ne procurait plus l'atmosphère de liberté et d'accueil sensible qui s'impose comme condition pour la circulation de la parole, caractéristique de la rencontre thérapeutique. L'élasticité de la technique visait, dans ce sens, "déliier les langues", jusqu'alors trop retenues dans le *setting* psychanalytique.

Un commentaire caricatural de Ferenczi peut illustrer la situation créée par la technicisation progressive de l'expérience analytique: "Il est vraiment impossible [pour l'analysant] de prendre au sérieux ses mouvements internes lorsqu'il sait que je suis tranquillement assis derrière lui en fumant ma cigarette et en réagissant, tout au plus de façon indifférente et froide, en lui posant la question stéréotypée: "Qu'en pensez-vous à ce sujet?" (Ferenczi, 1931/1992, p.72.) (C'est nous qui avons mis les crochets).

Toutefois, une caricature encore plus illustrative du silence des voix dans le champ psychanalytique a été fournie par un épisode de la propre histoire de la psychanalyse, connu sous le nom de "dialogue psychanalytique" publié, après une divergence, au sein de son conseil éditorial, par la revue française *temps modernes*, dirigée à l'époque par Jean Paul Sartre. Un ancien analysant (A) retourne - quelque temps après l'interruption de son traitement et après un internement psychiatrique - au cabinet de son ancien psychanalyste (docteur X) muni d'un magnétophone, et voulant des éclaircissements sur les interprétations concernant son oedipe reçues pendant les sessions (et évidemment aussi un "règlement de comptes"). La situation, tragi-comique, est entremêlée de tentatives de fuite, d'appels au secours, et de menaces de recourir à la police, de la part du psychanalyste, qui mentionne la "violence physique" que A lui impose. Il entend, de la part de l'ancien patient, l'accusation que le psychanalyste n'a fait que lui transférer ses angoisses et ses "problèmes de père" et que l'analyse a finit par aggraver son cas, et l'empêchant définitivement d'affronter la vie.

Dans son commentaire, assez prudent, d'ailleurs, Sartre signale que si la "violence physique" dénoncée par le Docteur X a effectivement existé, c'est qu'une autre violence persistait dans le parcours analytique, celle qui "transforme dans la bouche du patient la parole en *objet*, pour la simple raison qu'il ne pouvait y avoir, entre ce dos tourné et cet homme assis, invisible, non préhensible, aucune réciprocité " ⁴.

Même si l'on considère les diverses réserves pour que ce cas ne soit pas trop pris au sérieux en tirant des conclusions précipitées et généralisantes, on doit admettre qu'on y voit l'indication du funeste destin souffert par l'expérience psychanalytique au long du processus

d'institutionnalisation de la psychanalyse : la "rencontre" était devenue rare et à sa place surgissait une tendance incommode à la paranoïa.⁵

III. "Parle avec elle"

En fait, dans le processus d'institutionnalisation de la psychanalyse, surtout en ce qui touche la formation des analystes, l'accent a été mis d'un côté, sur l'accomplissement des analyses obligatoires - les didactiques - et de l'autre, sur l'enseignement de la "technique psychanalytique" au moyen des séminaires théoriques et des analyses de contrôle, de plus en plus dominatrices. Cependant, une lecture des écrits techniques de Freud permet facilement d'entrevoir que ce qui est le plus important ne peut pas être transmis comme "technique", ce qui est avoué dans une lettre à Ferenczi, où Freud reconnaît que ses essais sont essentiellement "négatifs", souligne ce qu'on ne doit pas faire pendant une analyse, et reconnaît qu'il avait laissé au soins du "tact" clinique - catégorie éminemment esthétique - "presque tout ce qui devrait être fait d'une façon positive" (lettre de Freud à Ferenczi de 04/01/1928, apud Pigman, 1997, pp132-133).

Et en fait, l'effet des analyses réalisées sous la tutelle des instituts de formation et de l'emploi rigide d'une technique qui privilégiait le principe de l'abstinence et l'interprétation, a été justement la production, rapidement diagnostiquée, d'une "insensibilité de l'analyste", entendue comme le refus de l'affectation promue par le dispositif clinique. Une hypocrisie, dans l'évaluation de Ferenczi, qui constatait que l'espace analytique avait été dominé par la rationalisation défensive, dans laquelle " la tête et la pensée occupent la place de la libido" (Ferenczi, 1932/1990, p.123).

Ce diagnostic s'est imposé pour que puissent être tissées les formulations inédites rencontrées dans "L'élasticité de la technique", jalon qui marque l'avènement, dans le domaine de la psychanalyse, de la problématisation de la dimension esthétique de la clinique. Le privilège maintenant concédé à l'empathie (*Einführung*, le "sentir dedans") pour la perception de la souffrance de l'analysant, et au tact pour l'acte analytique, impliquait une autre conception de l'action de psychanalyser, différente de celle qui privilégiait l'interprétation du sens refoulé dans le discours de l'analysant (Ferenczi, 1928/1992). En plus, la récupération de l'affectivité dans

l'espace analytique favorisait une telle proximité entre les partenaires de l'expérience, qu'il finissait par mettre en échec l'association antérieurement suggérée entre la place de l'analyste et celle d'un "remplaçant paternel" (cf. Freud, 1937/1980, chap.VIII).

Cependant, diversement de ce qu'une lecture précipitée de notions comme empathie, tact, "accueil" ou "bienveillance amicale" pourraient suggérer, il ne s'agissait pas de proposer un "maternage" comme une alternative à la direction à être donnée à l'action de psychanalyser. Le sens indiqué par cette conception de la clinique était de rendre à l'espace analytique la liberté langagière qui l'avait caractérisé initialement, et qui était obstruée par l'éloignement sensible apparu entre l'analyste et l'analysant. L'œuf de Colomb que Ferenczi présentait à la communauté psychanalytique à la fin des années 20, n'était, en fait que la bonne vieille association "libre", mais également la formulation, en son nom, du "principe de relaxation" ou de "liberté" (*laissez-faire*) pour que l'analyste recommence à donner libre cours à la parole et à l'affect - et, conséquemment aussi les expériences régressives - dans le *setting*. Le "dialogue psychanalytique" n'était plus donc caractérisé par la recherche d'*insight* au moyen de l'interprétation éclairante de l'analyste, et privilégiait encore une nouvelle fois la rencontre affective qui s'imposait depuis le commencement de l'expérience psychanalytique comme condition pour la production de sens. La formule "Freud explique" qui avait bâti la renommée de la psychanalyse au cours des premières décennies du XX^e Siècle cédait la place à la formulation inédite de "l'analyse par le jeu"

En fait, les expériences cliniques avec les patients considérés "difficiles" - que peu d'analystes se disposaient à recevoir - suscitaient l'apparition, dans le *setting*, d'états intensément régressifs qui, à leur tour, évoquaient dans leur concrétisation la plus authentique, la maxime "grattez l'adulte et vous retrouverez l'enfant". C'est dans ce sens que l'on peu considérer que la vocation des contributions cliniques de Ferenczi est révélée dans la tentative d'accueillir l'enfant qui fait surface chez chaque adulte comparaisant aux sessions d'analyses, comme on peut le voir dans "Analyses d'enfants avec des adultes" (1931/1992). Mais, dans une psychanalyse d' "enfants" de ce type, il ne suffit pas de prétendre parler "de"

l'enfant, ni, non plus, de l'interpréter ; il faut pouvoir parler "avec" l'enfant d'une manière qui fasse du sens pour lui.

Le développement de ce style clinique a conduit à la formulation d'un registre de langage approprié au dialogue avec l'enfantin, le "langage de la tendresse" qui se distinguait du "langage de la passion", caractéristique de l'univers possessif et culpabilisant des adultes. Pour Ferenczi (1933/1992), c'était justement l'imposition du langage de la passion avec son univocité tyrannique, qui était le responsable du traumatisme souffert par l'enfant, lequel, abandonné dans sa recherche de sens, se voit incapable de jouer et de créer le monde. La conception de "l'analyse par le jeu" présuppose que dans l'espace affectif établi "entre" l'analyste et l'analysant, le ludisme créatif puisse être (re) instauré, en récupérant donc le pouvoir polysémique et évocateur de la parole.

Parler "avec" implique donc l'établissement d'un espace de jeu sur lequel influent, non seulement le contenu de ce qui est dit, mais également le ton de la voix, le rythme de la parole et la gestualité qui l'accompagne, les silences et les rires, exigeant de la part du psychanalyste le plein exercice de sa sensibilité. De cette sorte, la scène analytique s'approche de la théâtralité qui avait marqué la naissance de l'expérience psychanalytique, dans sa tentative de promouvoir la "néocatharsis" entendue comme l'expression des affects étranglés par la "désérotisation" du langage (Ferenczi, 1930/1992).

La marque de la délicatesse proposée par Ferenczi à la clinique psychanalytique est cette alerte pour que l'abandon traumatique souffert par l'analysant ne se reproduise pas dans l'expérience transférentielle. Justement, la figure la plus cruelle de l'abandon constaté tout au long de l'histoire de la psychanalyse est celle de l'insensibilité du psychanalyste - c'est à dire le refus de ses propres affects, de la façon dont il est affecté et comment il peut affecter son analysant. Devant un analyste insensible, il ne subsistera à l'analysant que le discrédit par rapport à sa douleurs, configurant ainsi, au moyen d'une anesthésie mortifère, l'ultime abandon de soi.

Les formes psychopathologiques qui se présentent dans la contemporanéité, semblent être justement, marquées par le signe de l'abandon ou de son envers, le passage à l'acte (cf. Kristeva, 2002), de telle sorte que l'on pourrait postuler que nous vivons dans une "ère de

l'insensibilité", ou la singularité tend à être abolie avec la joie et la douleur d'exister. Des mélancolies aux toxicomanies, il s'agit de reddition d'un corps harassé et impotent face à la tyrannie d'un autre perçu comme agresseur et incorporé dans la forme d'un surmoi implacable, auquel la subjectivité se trouve soumise. L'effet de l'insensibilité provoqué par l'abandon de soi tendrait à provoquer, à la limite, une légion de comateux, ce qui a été compris intuitivement par Almodóvar dans "Parle avec elle", et est illustré entre nous, de façon assez précise, dans la poésie d'Arnaldo Antunes et de Alice Ruiz:

Au secours, je ne sens rien/ Ni peur, ni chaleur, ni feu/ Plus possible de pleurer/ ni de rire (...)/Je ne sens déjà ni amour ni douleur/Je ne sens déjà plus rien (...)/Au secours, que quelqu'un me donne un cœur/ car celui-ci ne bat déjà plus, ni reçoit de coups/ De grâce, une émotion quelconque, n'importe quoi/N'importe quoi qui se sente/ Il y a tellement de sentiments, il doit en avoir un qui serve (...) ⁶.

Le défi contemporain des psychanalystes serait donc, celui, d'écouter ce "SOS" ⁷, en le rendant disponible de façon sensible à l'expérience d'affectation mutuelle capable d'accueillir l'autre dans sa différence, intercédant de façon effective en son abandon. De cette façon, on peut entrevoir l'établissement protecteur d'une "communauté de destin" entre les partenaires de l'analyse (Ferenczi, 1932/1990, page 91), comme celui qui existe entre les orphelins qui se comprennent et se tranquilisent, ce qui rendrait possible à chacun, finalement, le plein exercice d'être seul créateur ⁸.

NOTES

1. Et on ne doit pas douter qu'ils puissent le percevoir. Comme l'écrit Ferenczi : "Les patients (...) devinent, d'une façon presque extra-lucide, les pensées et les émotions de l'analyste" (Ferenczi, 1933, p.101).

2. Voir également le rôle de l'amour dans le langage humain, décrit par Maturana (1988).

3. A ce respect, voir chez Ginzburg (1989) l'analogie entre la méthode de Morelli, celle de Sherlock Holmes et celle de Freud.

4. *Rádice*. Edition de 4 ans, numéros 1, 2 e 3, sans date ni numérotation de page.

5. Ce qui a été démontré en détail dans "Transferts croisés: une histoire de la psychanalyse et de ses institutions" (Kupermann, 1996), particulièrement dans le chapitre 7, consacré à l'analyse du cas Amílcar Lobo.

6. "Socorro, não estou sentido nada/Nem medo, nem calor, nem fogo/Não vai dar mais pra chorar/Nem pra rir (...)/Já não sinto amor nem dor/Já não sinto nada(...)/Socorro, alguém me dê um coração/Que esse já não bate nem apanha/Por favor, uma emoção pequena, qualquer coisa/Qualquer coisa que se sinta/Tem tantos sentimentos, deve ter algum que sirva (...)". Enregistré par la chanteuse Cássia Eller, décédée en 2001, possiblement d'une overdose.

7. "Save Our Souls", en anglais, expression qui, par un caprice linguistique, indique également en portugais la tragédie de l'abandon contemporain : "SOS" ("SEULS" en portugais)

8. Pour une conception positive de la solitude dans l'actualité, voir Katz (1996).

BIBLIOGRAPHIE

BIRMAN, J. (1991) *Freud e a interpretação psicanalítica*. Rio de Janeiro: Relume-Dumará.

BREUER, J. & FREUD, S. (1893-1895/1980) Estudos sobre a histeria, In: *Edição Standard Brasileira das obras completas de Sigmund Freud (E.S.B.)*, v.II, Rio de Janeiro: Imago.

FERENCZI, S. (1928/1992) Elasticidade da técnica psicanalítica, In: *Psicanálise IV*, São Paulo: Martins Fontes.

----- (1930/1992) Princípio de relaxamento e neocatarse, In: *Psicanálise IV, idem*.

----- (1931/1992) Análise de crianças com adultos, In: *Psicanálise IV, idem*.

----- (1932/1990) *Diário Clínico*. São Paulo: Martins Fontes.

----- (1933/1992) Confusão de língua entre os adultos e a criança, In: *Psicanálise IV*, São Paulo: Martins Fontes.

FREUD, S. (1937/1980) Análise terminável e interminável, In: *Edição Standard Brasileira das obras completas de Sigmund Freud (E.S.B.)*, v.XXIII, Rio de Janeiro: Imago.

GAY, P. (1989) *Freud: uma vida para o nosso tempo*. São Paulo: Companhia das Letras.

GINZBURG, C. (1989) Sinais: raízes de um paradigma indiciário, In: *Mitos, emblemas, sinais – morfologia e história*, São Paulo: Companhia das Letras.

KATZ, C. S. (1996) *O coração distante: ensaio sobre a solidão positiva*. Rio de Janeiro: Revan.

KRISTEVA, J. (2002) *As novas doenças da alma*. São Paulo: Rocco.

KUPERMANN, D. (1996) *Transferências cruzadas: uma história da psicanálise e suas instituições*. Rio de Janeiro, Revan.

MATURANA, H. R. (1988) Ontologia del conversar. *Persona y sociedad* (III) 2:9-28.

PIGMAN, G. W. (1997) Freud e a história da empatia. *Livro anual de psicanálise*, XI, São Paulo: Escuta.

RÁDICE (s.d.) Edição de 4 anos, números 1, 2 e 3, Rio de Janeiro (sans éditeur).